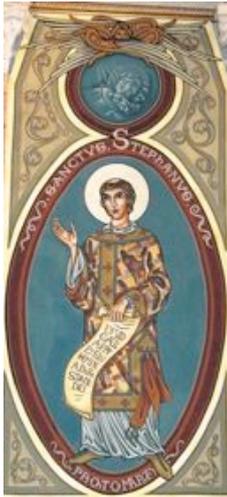


## INVENTION DES RELIQUES DE SAINT ÉTIENNE

P. Marie-Joseph Lagrange des Frères prêcheurs

*In Saint Étienne et son sanctuaire à Jérusalem,*  
Alphonse Picard et Fils, éditeurs, Paris, 1894. P. 41-59.



Des hommes craignant Dieu prirent soin du corps d'Étienne et l'ensevelirent avec de grandes lamentations (Actes 3, 2).

Le temps avait passé. Suivant l'exemple d'Étienne, de nombreux martyrs avaient versé leur sang, puis le triomphe était venu, et quand Dieu se plut à glorifier son serviteur, il y avait déjà cent ans que les empereurs prenaient le nom de chrétiens. Jamais cependant la paix de l'Église n'avait plus été troublée.

C'est dès le IV<sup>e</sup> siècle que se manifestent en Palestine les marques de l'esprit qu'on a nommé byzantin. Des querelles théologiques passionnées et portées au tribunal de l'empereur, l'abaissement des caractères en face du despotisme, les tendances séparatistes vis-à-vis de Rome menaçaient de compromettre la dignité et l'indépendance de l'Église avec son unité. Et dans toutes ces disputes, ces âmes ardentes portaient toute la flamme de l'Orient. Les conciles se réunissaient sans cesse pour déposer ou créer les pasteurs. Habités à prendre en main une part de l'autorité civile et militaire, quelques évêques intrus s'entouraient de satellites, exécuteurs de leurs vengeances. Le poison se répandait jusque parmi les moines, dans les retraites du désert. Plusieurs d'entre eux, infidèles à leur vocation, et livrés tout entiers à un zèle de sectaires, formèrent parfois pour le compte de l'hérésie ou du schisme de vraies bandes de brigands. Autant qu'aucune autre, l'Église de Jérusalem connut ces mauvais jours. Mais, plus qu'aucune autre, elle avait sous les yeux les traces du Sauveur ; plus d'une fois elle trouva la paix dans les touchants souvenirs de la Rédemption. La construction d'une église commémorative d'un mystère, l'invention du corps d'un prophète ou d'un témoin de Jésus-Christ étaient des événements qui groupaient toutes les âmes dans un même élan de foi.

Nous devons rappeler cette situation avant de parler de la première basilique consacrée à saint Étienne. Les faits sont ordonnés par Dieu et les monuments ont leur destinée. Entre les troubles de l'arianisme et les désordres encore plus sanglants du V<sup>e</sup> siècle, au moment où un concile condamnait en Palestine l'erreur de Pélage, l'ennemi de cette grâce de Jésus-Christ, dont saint Étienne avait si fortement soutenu les droits ; pendant que, Rome envahie, les descendants de ses plus grandes familles fuyaient en Palestine, Dieu révèle à un humble prêtre le tombeau de saint Étienne, et cette merveilleuse nouvelle fut un rayon de joie pour l'Occident livré à l'invasion barbare. Longtemps les querelles religieuses empêchent qu'on lui rende les honneurs qui lui sont dûs. Une impératrice de génie se fait le rempart de l'hérésie à Jérusalem ; la cité sainte, les monastères, les bourgades les plus reculées sont troublées par les factions. Tout à coup la paix se fait par la conversion d'Eudocie et la basilique de Saint-Étienne, témoignage de son repentir, devient pour tous les partis un gage d'union. Si la guerre recommence, si l'hérésie soutenue par l'empereur a conquis les grands sièges de Constantinople, d'Alexandrie et d'Antioche, si Jérusalem est au moment de plier, c'est dans l'église de Saint-Étienne que se fera entendre la protestation du catholicisme, et cette démarche glorieuse décidera de la victoire en Orient.

Les saintes reliques d'Étienne ont donc élevé la voix en faveur de la charité, de l'unité de toutes les âmes dans l'Esprit-Saint, comme il avait fait au jour de son martyre, et cette nouvelle action du saint dans l'Église n'est guère moins intéressante que celle qu'il a exercée de son vivant.

Les Actes des apôtres terminent l'histoire de saint Étienne par ces simples mots : « Des hommes pieux ensevelirent Étienne et lui firent un grand deuil (Ac VIII, 2). Ces hommes pieux dont le nom est dissimulé ne sont pas les apôtres, ni même, semble-t-il, des membres reconnus de la communauté chrétienne. Plusieurs savants ont vu en eux des prosélytes. Le corps d'Étienne fut donc transporté dans un lieu où il ne pouvait recevoir facilement les hommages des fidèles. Le souvenir de son martyre demeura vivant dans l'Église, mais on oublia le lieu de sa sépulture. Les temps avaient été trop durs pour permettre aux chrétiens de conserver, d'une manière précise, quelques-unes de leurs plus chères *mémoires*. C'est ainsi qu'au temps de sainte Hélène on connaissait l'emplacement du Saint-Sépulcre et du Calvaire, mais on ne savait où était la vraie Croix. Il était réservé au IV<sup>e</sup> siècle de recouvrer et de glorifier les lieux saints. L'invention de la Sainte-Croix montre avec quel esprit de foi, quelle confiance dans l'intervention surnaturelle de Dieu, mais aussi avec quelle prudence, avec quelle méthode on procédait dans ces pieuses recherches.

On constate ce double esprit de foi et de critique dans l'invention des reliques de saint Étienne. Aussi croyons-nous devoir mettre sous les yeux du lecteur la lettre du prêtre Lucien qui raconte en détail ce miraculeux événement, sans rien retrancher de ses longueurs.

« Lucien, par la miséricorde de Dieu, pauvre et le moindre des hommes, prêtre de l'Église de Dieu dans le village de Caphargamala, au territoire de Jérusalem, à la sainte Église et à tous les saints qui sont en Jésus-Christ, dans le monde entier, salut en Notre Seigneur.

J'ai cru nécessaire de faire connaître à votre dilection en Jésus-Christ la triple vision qui m'est apparue de la part de Dieu, au sujet de la révélation des reliques du bienheureux et glorieux protomartyr Étienne, premier diacre du Christ, de celles de Nicodème, dont il est parlé dans l'Évangile, ainsi que de Gamaliel, mentionné dans les Actes des apôtres. Je l'ai fait à la prière, ou plutôt sur l'ordre d'un saint, d'un serviteur de Dieu, de notre père le prêtre Avitus. Obéissant comme un fils à son père, j'ai dit, pour répondre à ses questions conformes à la foi consommée, toute la vérité, en toute simplicité, telle que je la connais, sans hésiter et sans l'altérer.

Le jour donc de la Parascève, c'est-à-dire un vendredi, le 3 décembre, sous le dixième consulat d'Honorius et le sixième de Théodose, augustes, je m'étais endormi, à la nuit tombante, sur ma couche, dans le saint lieu du baptistère, où j'avais l'habitude de coucher pour garder les objets servant au ministère. À la troisième heure de la nuit, qui est le premier quart de garde des veilles, je tombai dans une sorte d'extase, un demi-sommeil, et je vis un vieillard à la taille élevée, prêtre plein de dignité, aux cheveux blancs, à la barge longue, revêtu d'une étole blanche, ornée de glands d'or, avec une croix au milieu. Il tenait une crosse d'or à la main. Il s'approcha de moi et, se plaçant à ma droite, il me toucha de sa crosse d'or ; puis m'appelant trois fois par mon nom : Lucien, Lucien, Lucien, il me dit en grec : "Rendez-vous à la ville d'Ælia, qui n'est autre que Jérusalem, et dites au saint homme Jean, qui en est l'évêque, ces paroles : – Combien de temps serons-nous retenus enfermés et tarderez-vous à nous ouvrir les portes ? Or, c'est sous votre épiscopat que nous devons être révélés. Ouvrez sans retard le tombeau où nos restes ont été déposés sans soins, afin que, par nous, Dieu, son Christ et son Saint-Esprit ouvrent la porte de leur clémence sur le monde, car les chutes nombreuses dont ce siècle est témoin tous les jours le mettent dans un grand danger. D'ailleurs, c'est beaucoup moins de moi que des saints si dignes de tout honneur qui sont avec moi que je me préoccupe."

Je lui répondis en ces termes : "Qui êtes-vous, seigneur, et qui sont ceux qui sont avec vous ? " Voici sa réponse : "Je suis Gamaliel qui ai élevé Paul, l'apôtre du Christ, et qui lui ai enseigné la loi à Jérusalem. Celui qui est placé près de moi, dans le tombeau, du côté de l'orient, est le

seigneur Étienne, que les princes des prêtres et les Juifs ont lapidé, à Jérusalem, pour la foi du Christ, hors de la ville, à la porte du nord, sur la route de Cedar, où il demeura un jour et une nuit, étendu par terre, sans sépulture, afin de devenir, selon l'ordre impie des princes des prêtres, la proie des bêtes sauvages. Mais Dieu ne voulut point qu'il reçût leurs atteintes. Les bêtes sauvages, les oiseaux de proie et les chiens respectèrent ces restes précieux. Et moi, Gamaliel, plein de compassion pour le sort du ministre du Christ, et de hâte pour recevoir ma récompense et avoir part avec ce saint homme dans la paix, j'ai envoyé, pendant la nuit, tous les hommes religieux que je connaissais croyant en Jésus-Christ et habitant à Jérusalem, au milieu des Juifs, et leur fis toutes mes recommandations. Je leur donnai tout ce qui leur était nécessaire et les déterminai à se rendre secrètement sur le lieu du supplice pour enlever le corps et le porter, dans un de mes chars, à ma maison de campagne appelée Caphargamala, c'est-à-dire maison de campagne de Gamaliel, à vingt milles de la ville. Là je lui fis des funérailles qui durèrent quarante jours, et je le fis déposer dans le monument que je m'étais fait faire à cet endroit, dans la case située du côté de l'orient, et j'ai fait donner à ces gens de quoi subvenir à tous les frais de ces funérailles ? Dans l'autre case fut placé le seigneur Nicodème, le même qui alla trouver Jésus pendant la nuit, et qui entendit ces paroles de sa bouche : "Quiconque ne renaît par l'eau et le Saint-Esprit ne peut entrer dans le royaume des cieux" (Jean, III, 5) et qui fut baptisé par les disciples de Jésus-Christ après son entretien avec lui. Quand les Juifs en eurent connaissance, ils le privèrent de son titre de prince, l'anathématisèrent et le chassèrent de la ville. C'est moi, Gamaliel, qui l'accueillis dans ma propriété, comme une victime de la persécution pour le Christ. J'ai pourvu à sa nourriture et à son entretien jusqu'à la fin de ses jours, et, à sa mort, je l'ai fait enterrer avec honneur à côté du seigneur Étienne. J'avais un fils bien aimé appelé Abibas ; il avait reçu avec moi le baptême du Christ des mains des disciples du Seigneur ; il mourut à l'âge de vingt ans, avant moi, et fut déposé dans la case supérieure où je fus placé moi-même après ma mort. Quant à ma femme Ethna et à mon fils aîné Sélemias, n'ayant point voulu devenir disciples du Christ, ils ont été enterrés à Capharsémélia, maison de campagne appartenant à ma femme." Et moi, l'humble prêtre Lucien, je fis cette question à Gamaliel : "En quel endroit devons-nous chercher ?" Gamaliel me répondit : "Au milieu du faubourg, ce qui peut s'entendre d'un champ très voisin de la maison de campagne, appelé Delagabri, c'est-à-dire champ des hommes de Dieu."

Sur ce, je me suis éveillé et j'ai adressé cette prière au Seigneur : "Seigneur Jésus-Christ, si cette vision vient de vous et n'est point une illusion, faites qu'elle se renouvelle une seconde et une troisième fois, quand vous le voudrez et de la manière qu'il vous plaira. Je me mis donc à jeûner et à ne me nourrir que de fruits secs jusqu'au vendredi suivant. Alors le seigneur Gamaliel m'apparut de la même manière, avec le même aspect et le même costume que la première fois, et me dit : "Pourquoi avez-vous négligé d'aller dire ce que je vous avais prescrit au saint évêque Jean ?" Je répondis : "Je n'ai pas osé, seigneur, annoncer ce que j'avais vu

tout de suite après la première vision que j'ai eue, de crainte de passer pour un séducteur. Mais j'ai prié le Seigneur, si c'était lui qui vous envoyait vers moi, de faire que vous m'apparussiez une seconde et une troisième fois." Gamaliel reprit : "Croyez-moi, croyez-moi, croyez-moi." Puis il ajouta de nouveau : "Comme vous m'avez demandé où vous trouveriez les corps de chacun et dans quel ordre ils sont posés, prêtez-moi toute votre attention et remarquez bien ce qui va vous être montré." "Oui, seigneur." répondis-je. Alors il apporta quatre corbeilles, dont trois d'or et une d'argent. Les trois premières étaient remplies de roses ; deux d'entre elles avaient des roses blanches, et la troisième des roses rouges de sang ; la quatrième qui était d'argent était pleine d'un safran qui exhalait une odeur excellente. Il les plaça devant moi. Je lui dit : "Qu'est-ce que cela, Seigneur ?" Il me répondit : "Ce sont nos reliques. La corbeille aux roses rouges, c'est le seigneur Étienne ; il est placé dans le tombeau à droite, du côté de l'orient, en entrant. La seconde corbeille, c'est le seigneur Nicodème, placé contre la porte. La corbeille d'argent, c'est mon fils, Abibas, né du sein du témoignage, c'est-à-dire régénéré dans la loi ; il a quitté ce monde avec l'innocence immaculée qu'il avait puisée dans le sein de sa mère. Voilà pourquoi il est représenté par une corbeille d'argent d'une extrême pureté. Ne sentez-vous point l'exquise odeur du safran qu'elle renferme ? Il est placé avec moi, en haut du monument ; nous reposons ensemble comme deux frères jumeaux." Ayant ainsi parlé, il disparut de nouveau à mes yeux.

Quand je fus éveillé, je rendis grâce au Dieu tout puissant et me remis au jeûne en attendant une troisième révélation. La troisième semaine écoulée, le même jour et à la même heure, le même homme m'apparut, avec un air menaçant et frémissant, et me dit : "Pourquoi avez-vous gardé le silence jusqu'à cette heure et n'avez-vous pas voulu aller rapporter à l'évêque Jean ce qui vous avait été dit et montré ? Quelle sera votre excuse auprès de Dieu, et quel pardon espérez-vous de lui pour ce dédain, au jour du jugement ? Ne voyez-vous point la sécheresse extrême qui désole le monde et les tribulations dont il est plein ? Or, vous vous conduisez avec négligence. Ne considérez-vous point qu'il y a, au désert, beaucoup d'hommes plus saints et meilleurs que vous, que nous avons négligés parce que c'est par vous que nous voulons parvenir à la connaissance du monde ? Car si nous avons voulu que vous quittassiez un autre hameau pour devenir pasteur de celui-ci, c'est afin que ces choses fussent découvertes par vous. Levez-vous donc et allez dire à l'évêque de nous ouvrir la porte et de faire un lieu de prière en cet endroit, afin, que par notre intercession, le Seigneur ait pitié de son peuple." À ces paroles, je répondis tout tremblant : "Ce n'est point par négligence, seigneur, que j'ai agi comme je l'ai fait, mais j'attendais que vous vous montrassiez à moi une troisième fois. Mais à présent, sans attendre un jour de plus, je vais exécuter tout ce que vous me direz." Puis, comme il se tenait devant moi, avec un air indigné, il me sembla que je tombais dans une autre extase. J'étais à Jérusalem et en présence de Jean, et je lui racontais toute ma vision. Il semblait m'écouter, puis il me dit : "Mon cher ami, si les choses se sont passées ainsi que vous le dites et si le Seigneur vous a fait cette révélation, dans ce siècle où nous

sommes, il faut que j'aie prendré, dans ce domaine, ce grand bœuf de labour qui peut aller aussi bien au chariot qu'à la charrue, ensuite je vous abandonnerai le domaine avec tout le reste." Je lui répondis : "Seigneur, que m'importe le domaine, si je n'ai point de bœuf qui me permette de le régir et de le labourer ?" L'évêque me répondit : "Il me plaît qu'il en soit ainsi, mon cher ami, parce que notre ville est administrée à l'aide de chariots, et le grand bœuf, que vous dites caché dans votre domaine, fait grand défaut à notre attelage. Il vaut mieux qu'il se trouve dans notre important domaine que dans votre modeste propriété, n'est-ce pas assez pour vous des deux autres petits bœufs que je vous laisse pour labourer la terre de votre exploitation ?"

Ayant entendu cela dans mon extase, c'est-à-dire dans mon transport, je m'éveillai incontinent, je bénis le Seigneur et me rendis sur le champ à la ville, auprès de l'évêque Jean. Je lui rapportai toute ma vision, mais je me tus sur ce qui avait rapport au bœuf et attendis ce qu'il allait me répondre. J'avais bien compris que ce grand bœuf n'était autre que saint Étienne et que les chars dont il avait été question étaient les saintes Églises, tandis que le grand char était la première église même de Sion. Or, comme le saint évêque pouvait me demander les reliques du bienheureux Étienne, je ne voulus point à cause de cela lui parler de ma vision du bœuf. En entendant ce récit, l'évêque Jean se mit à fondre en larmes de joie et s'écria : "Béni soit le Seigneur Dieu, fils du Dieu vivant ! Si Dieu, ô mon cher ami, vous a révélé tout ce que vous dites là et avez entendu, je dois faire la translation des reliques du bienheureux Étienne, premier martyr et archidiacre du Christ, de l'endroit où il est, en cette ville. Il a le premier combattu les combats du Seigneur contre les Juifs, et, sur la terre, il a aperçu, dans le ciel, Jésus-Christ se tenant dans sa majesté pendant que lui-même semblait comme un ange dans l'assemblée des hommes." Le saint évêque me dit donc : "Allez, faites des fouilles dans le champ, et si vous trouvez quelque chose, faites m'en part." Alors je lui dis : "J'ai parcouru le champ, et j'y ai vu, au milieu, un tas de pierres de petite dimension, et je pense que c'est là que se trouvent les corps." Le pape<sup>1</sup> me répartit : "Je vous l'ai déjà dit : Allez, faites des fouilles, et, si vous trouvez quelque chose, demeurez pour garder l'endroit, puis envoyez-moi un diacre pour me chercher." Ayant ainsi parlé, il me congédia. Lorsque je fus arrivé au village, j'envoyai des crieurs publics engager les habitants du lieu à se lever de bonne heure et à fouiller le tumulus.

La même nuit, le seigneur Gamaliel apparut à un moine nommé Miget, homme simple et innocent, sous les mêmes traits qu'il m'était apparu à moi-même, et lui dit : "Allez, dites au prêtre Lucien : Vous perdez vos peines à fouiller ce tumulus, nous ne sommes plus là, mais nous avons été déposés dans un autre lieu pendant qu'on pleurait sur nous à la manière des anciens, et qu'on élevait en cet endroit un tumulus en témoignage du deuil célébré en notre honneur. Mais cherchez-nous dans un autre endroit,

---

<sup>1</sup> Lucien donne ici à l'évêque le nom de pape ou de père, suivant l'usage d'alors.

du côté d'où souffle le vent de Borée, à l'endroit appelé en syriaque Debatalia, ce qui veut dire en grec ἀνδρῶν ἀγαθῶν, ou les braves." Dès l'aube, en me levant pour le chant des hymnes, je trouvai ce moine en train de prêcher à tous les fidèles. Quand les hymnes furent terminées, je dis : "Allons à ce tumulus et faisons-y des fouilles." Alors on me dit : "Prenez donc connaissance auparavant de ce que raconte le moine Miget." Je le fis venir et je lui demandai quelle vision il avait eue. Il me dit tous les signes que j'avais vus du seigneur Gamaliel et me raconta comment il avait vu un champ situé au sud, où se trouvait un sépulcre comme abandonné et tombant en ruine, dans lequel il avait aperçu trois lits d'or dont un plus élevé que les deux autres, sur lequel deux corps reposaient ensemble : l'un était celui d'un vieillard et l'autre celui d'un jeune homme. Il n'y avait qu'un corps sur chacun des deux autres lits. Or celui qui reposait sur le lit le plus élevé me dit : "Allez dire au prêtre Lucien que c'est nous qui avons été les propriétaires de ce fonds. Si vous voulez trouver un saint, un juste, il est placé du côté de l'orient." En entendant ces paroles de la bouche du moine, je glorifiai le Seigneur d'avoir trouvé un second témoin de la révélation.

Nous nous dirigeâmes donc vers le tumulus, mais nos fouilles ne nous y firent rien découvrir ; alors nous nous rendîmes au tombeau que, la même nuit, notre moine avait vu en songe, et après y avoir fait des fouilles, nous trouvâmes trois cercueils, selon ce qui m'était apparu sous la forme de corbeilles. Nous trouvâmes une pierre tombale sur laquelle on lisait en très grosses lettres : KEAYEA CELIEL, c'est-à-dire serviteur de Dieu, et APAAN, DARDAN, ce qui veut dire Nicodème et Gamaliel. C'est la traduction que nous donna de ces mots le pape Jean, ainsi que je l'ai appris de la bouche même de ce saint évêque. Je m'empressai donc d'aller annoncer la chose à l'évêque qui était alors à Lydda, qui n'est autre que Diospolis, où il présidait un synode. Il prit avec lui deux autres évêques : Éleuthère<sup>2</sup> de Jéricho, et tous trois se rendirent sur les lieux. Quand ils ouvrirent le cercueil de saint Étienne, la terre trembla, et il se répandit une odeur si douce et si suave que nul ne se souvient d'en avoir senti une pareille ou d'avoir entendu dire qu'on éprouva jamais rien de semblable, c'était au point que nous nous croyions transportés dans un paradis de délices. Il y avait avec nous une foule de gens dont plusieurs étaient atteints de différentes maladies. À l'instant où ils sentirent cette douce odeur, il y en eut soixante-treize qui recouvrèrent la santé. Chez d'autres, les démons qui les possédaient furent chassés ; là c'est une perte de sang qui s'arrêta, ici ce furent des écrouelles et des furoncles qui se trouvèrent guéris ; ceux-ci furent guéris d'une fistule, ceux-là de fièvres tierces ou quartes. Les uns se sentirent délivrés de la fièvre et d'autres de la jaunisse ; ici c'est une céphalalgie qui disparut, et là une migraine ; plusieurs se trouvèrent guéris de douleurs secrètes d'entrailles ; enfin il se fit beaucoup d'autres guérisons qu'il me serait trop long de rapporter en détail. Après avoir baisé les saintes reliques, on referma le cercueil, et on porta celles de

---

<sup>2</sup> Une autre recension porte plus justement Eusthonius.

saint Étienne, en chantant des psaumes et des hymnes, à la sainte église de Sion où il avait été ordonné archidiacre. On nous abandonna quelques parcelles des membres du saint. Que dis-je, des parcelles ? de très grandes reliques, de la terre et de la poussière de l'endroit où toute la chair de son corps s'était consumée, et on emporta le reste.

J'envoie donc de ces reliques à votre béatitude ; quand vous les aurez reçues, priez pour mon humble personne, afin que je sois trouvé digne aux yeux du Seigneur quand j'apparaîtrai devant lui, appuyé sur les mérites du bienheureux martyr saint Étienne et sur vos prières. **La translation de ces reliques s'est faite le vingt-six de décembre.** À cette époque régnait déjà depuis longtemps une sécheresse désolante, mais à l'heure même de la translation, la pluie tomba en abondance et abreuva la terre. Tout le monde glorifiait le Seigneur, à cause de son saint martyr Étienne, et à cause du trésor céleste de grâce et de miséricorde que le Seigneur Jésus-Christ daignait ouvrir au monde en péril, lui qui vit et règne dans les siècles des siècles. Amen". »

On a remarqué que dans cette invention la révélation donne le premier indice, mais ensuite tout se passe à la lumière d'une enquête publique et légale. Le principal témoin et le juge de la cause, c'est l'évêque Jean, deuxième du nom (386-416 ou 417). Jean n'était pas un Athanase, il n'était pas non plus un prélat courtisan ; assez mal traité par saint Jérôme et par saint Épiphane, il est resté cher à l'Église grecque pour avoir pris le parti de saint Jean Chrysostome contre Théophile d'Alexandrie. Au moment précis où nous sommes arrivés, il était à Diospolis ou Lydda (aujourd'hui Ludd) où il tenait un concile pour juger Pélage. Le résultat fut singulier : les erreurs de l'hérétique furent condamnées, mais Pélage les anathématisa lui-même et fut absous (20 décembre 415). Assurément on aurait pu souhaiter chez l'évêque plus de fermeté, mais rien n'autorise à le considérer comme un esprit léger et crédule, encore moins comme un prévaricateur.

Informé par le prêtre Lucien de la révélation, Jean la voit d'abord confirmée par des faits précis, puis il se transporte sur les lieux avec deux évêques, Eustonius de Sébaste et Éleuthère de Jéricho. La vérification est facile. D'après le récit de Lucien, on l'attend pour ouvrir les sarcophages. Celui d'Étienne se manifeste par un parfum céleste et des guérisons miraculeuses. Le pontife n'hésite plus, il emporte le corps à l'église de Sion où l'évêque avait toujours eu sa chaire et qu'on nommait, à Jérusalem, la mère de toutes les églises, celle dont saint Étienne avait été le premier diacre.

Ce jugement de Jean fut maintenu par Prayle, son successeur. Aussi indulgent de caractère que de nom, nous dit Théodoret (Théod. 5, 37), il

n'était pas cependant homme à tolérer l'erreur, fallût-il se rétracter pour la combattre. Il chassa de Palestine Pélage qui l'avait d'abord abusé. Sur la demande de Pulchérie, il envoya à Constantinople la main droite de saint Étienne par le diacre Passalion<sup>3</sup>.

Juvénal (428-458), si ondoyant dans les grandes questions théologiques, si semblable à lui-même dans son parti pris d'obtenir pour le siège de Jérusalem la dignité métropolitaine et patriarcale, Juvénal mit le sceau au jugement de ses prédécesseurs en autorisant la construction de la basilique qui devait renfermer les reliques du martyr. Or, parmi ses ennemis qui le forcèrent même à s'exiler, nul ne lui en fit un reproche. L'Église de Jérusalem s'est donc prononcée à une époque où elle était gouvernée par des évêques instruits et prudents, obligés à la plus extrême circonspection ; son jugement canonique approuve et ratifie le récit de Lucien.

Aussitôt la prodigieuse nouvelle se répand dans tout le monde romain. En Afrique, saint Augustin l'accueille avec faveur. Dans son traité sur saint Jean (102<sup>e</sup> traité), il y fait allusion : « On doit entendre que ce ne fut pas la seule fois que Nicodème vint à Jésus, mais la première ; il y vint plus tard pour l'écouter et se faire son disciple, ce qui vient d'être révélé avec certitude à presque toutes les nations par l'invention du corps du bienheureux Étienne. » Le prêtre Avitus, réfugié en Palestine, traduit du grec en latin la lettre de Lucien, et la transmet par l'Espagnol Orose à Palchonius, évêque de Braga.

Gennade de Marseille mentionne cette lettre dans son catalogue des écrivains : « Lucien, prêtre et saint, auquel Dieu a révélé, du temps d'Honorius et de Théodose Augustes, le lieu du sépulcre et des restes du corps de saint Étienne, premier martyr, a écrit cette révélation même aux membres de toutes les Églises. »

Le prêtre Sévère écrit une lettre circulaire sur les miracles opérés par ces reliques dans l'île de Minorque pour la conversion des Juifs. En Italie, la

---

<sup>3</sup> Nous ne parlons pas d'une prétendue translation des reliques de saint Étienne à Constantinople, dont le récit est contenu dans une lettre d'Anastase à Lauduleus, évêque de Capoue, et soi-disant traduite du grec. Il n'y a rien, en effet, à dire d'une pièce apocryphe qui, après la translation des reliques par l'évêque Jean (415), nous ramène au temps de Constantin et au dixième consulat de cet empereur qui n'a été que huit fois consul. On nous montre à cette date Cyrille, évêque de Jérusalem (350-386) et contemporain d'Eusèbe, sans doute Eusèbe de Nicodémie mort en 338, l'année qui suivit la mort de Constantin. Dans l'impossibilité de concilier ces énormités chronologiques, quelques Grecs ont choisi la première date indiquée, et on crut la translation postérieure à l'invention authentique. Nicéphore Calliste (14, 19) a préféré supposer des reliques différentes de celles qui furent découvertes en 415. Le mieux est de rejeter purement et simplement un écrit dont le caractère apocryphe se montre encore au merveilleux de mauvais aloi dont il est rempli.

chronique du comte Marcellin, presque contemporain (sa chronique finit en 534), témoigne de la croyance générale, confirmée par le siège apostolique.

Basile de Séleucie, en Isaurie, se félicitait de vivre dans le temps de cette manifestation glorieuse du saint martyr. Il place l'invention sous l'évêque Jean<sup>4</sup>.

Faut-il ajouter au témoignage des hommes d'Église celui de la cour impériale ? Il n'a pas assurément de valeur canonique, mais il n'est pas sans poids ; on connaît la passion théologique des princes, plus enclins à imposer leurs avis aux évêques qu'à recevoir leurs décisions. Théodose le jeune, Pulchérie et Eudocie sont d'accord pour vénérer les reliques de saint Étienne ; l'Occident demande à les partager<sup>5</sup>.

On a douté, il est vrai ; les lettres mêmes que nous avons citées l'attestent, parce que l'événement était extraordinaire, surnaturel, miraculeux, mais on a cru, parce que d'autres miracles confirmaient en divers lieux le premier miracle, on a cru, parce qu'une révélation particulière, dépourvue en elle-même de certitude pour d'autres que pour Lucien, a été vérifiée par une découverte que tout le monde pouvait constater. C'est la raison définitive donnée déjà par saint Augustin. « Ce ne peut être que la vérité qui a été révélée à celui qui a montré les choses. Le lieu a été d'abord indiqué par des miracles et comme il a été révélé, ainsi on a trouvé<sup>6</sup>. » Ces paroles magistrales tranchent la question.

L'invention des reliques de saint Étienne à une époque de foi, mais aussi de doute et de critique, de compétitions acharnées et de controverses interminables, acceptée par tous les partis et toutes les Églises, nous paraît donc un des faits les plus certains de l'histoire<sup>7</sup>.

---

<sup>4</sup> Sermon XLI, Migne, P. G. 85, p. 463 et s. Les éditions actuelles donnent au lieu de la découverte le nom de *παργαμαλά*, mais l'erreur est facile à corriger.

<sup>5</sup> Marcellin, Migne, P. L. 51, p. 926.

<sup>6</sup> Sermo 318.

<sup>7</sup> La difficulté chronologique est insignifiante. Le prêtre Lucien place les événements qu'il raconte sous le dixième consulat d'Honorius, le sixième de Théodose le Jeune, c'est-à-dire en 415. Nicéphore Calliste (14, 9) rapporte cette invention à l'année de la naissance de Pulchérie (399). L'unanimité reste entière quant à l'épiscopat de Jean. D'ailleurs, entre le récit du logographe byzantin du XII<sup>e</sup> siècle et celui d'un contemporain, on ne peut guère hésiter. Dans Lucien, toutes les dates se tiennent. Le 3 décembre 415 était bien un vendredi, c'est bien cette année là (20 décemb.) que se tient le concile de Diospolis. Les deux dernières données suffiraient à marquer la date, quand bien même les consulats n'auraient pas été déterminés. Enfin Marcellin confirme la date de Lucien.

Il est vrai que Bède donne la septième année du règne d'Honorius, mais comme il admet l'autorité de Lucien, on ne peut s'expliquer cette divergence. N'y a-t-il pas confusion entre Honorius et Théodose ? Car l'an 645 est précisément la septième année du règne effectif de Théodose.

On a cependant élevé une difficulté au sujet du rôle de Gamaliel. D'après le Talmud, il est mort dans le judaïsme, on lui attribue même une *Bénédiction* contre les hérétiques et les apostats, dont le sens caché vise surtout les chrétiens. Mais quelle est donc la valeur historique du Talmud ? Pour renverser son témoignage il nous suffira, sans citer toute la tradition chrétienne, d'en appeler à un témoignage antérieur. Les *Recognitiones*, ouvrage hérétique apocryphe, mais qui date du II<sup>e</sup> siècle, affirment nettement que Gamaliel était secrètement chrétien<sup>8</sup>.

Cette dissimulation, justifiée peut-être par je ne sais quelles raisons de prudence, explique l'erreur des Juifs. Quant à la *Bénédiction*, qui est une malédiction, elle ne concorde guère avec le caractère de Gamaliel tel qu'il nous apparaît dans les Actes des apôtres. Ce n'est pas un Gamaliel, mais Simon ha-Kattan qui l'a composée. Ce personnage semble avoir vécu après la ruine du Temple. Son œuvre respire la fureur de cette époque. Si le Talmud ne se trompe pas complètement en associant à la bénédiction le nom de Gamaliel, on peut supposer que ce fut Gamaliel le jeune qui l'approuva lorsqu'il eut succédé à Jochanan ben Zaccai dans la présidence du sanhédrin transporté à Jamnia. Le prêtre Lucien reconnaît que le fils aîné de Gamaliel ne le suivit pas dans sa conversion. Pareil fait dut se produire souvent au sein des familles à l'avènement du christianisme. La grâce avait ses élus.

Libre donc aux savants juifs de railler la tradition chrétienne au sujet de Gamaliel. Elle n'a rien qui choque la vraisemblance historique.

Que se passa-t-il alors dans l'âme du juste ? Nous ne pouvons que le soupçonner. Il était évidemment frappé des événements dont il était le témoin. Il avouait hautement que la prédication des apôtres pouvait être de Dieu. Il est vrai que, parmi les adversaires d'Étienne, Paul du moins sortait de son école : mais dans une âme qui ne partageait pas ces entraînements, il y avait là précisément un légitime sujet d'inquiétudes de conscience. N'était-il pas devenu responsable de la mort d'un innocent ? Encore si tout s'était passé selon la procédure légale ! Mais cette fureur aveugle, cette précipitation, ce meurtre juridique, ne devaient-ils pas blesser le docteur qui avait recommandé, nous le savons par la tradition juive comme par les *Actes*, de n'agir qu'avec modération ? Peut-être, les apôtres étant impuissants à braver la colère de ses disciples, crut-il faire une réparation à la justice et à la Loi en donnant la sépulture au supplicié. La Loi défendait<sup>9</sup> de laisser le cadavre exposé en plein air. Soit haine, soit impuissance, nul ne songeait à cette défense. Gamaliel le juste se chargea de la sépulture

---

<sup>8</sup> *Recognit.*, I, 55. *Gamaliel princeps populi (qui latenter frater noster erat in fide)*.

<sup>9</sup> Deut. XXI, 22.

d'Étienne. Serait-il étonnant que Dieu l'en eût récompensé en ouvrant ses yeux à la lumière ? Il se retira sans doute dans la solitude ; Josèphe parle du fils sans mentionner le père. N'essayons pas de suppléer au silence de l'histoire, il suffit qu'elle ne nous empêche pas d'associer Gamaliel, le conseiller prudent, et Nicodème, le timide ami de Jésus, au courageux Étienne dans la même sépulture et la même glorification.

Après sa mort, le premier martyr était encore semblable au Christ, enseveli par deux hommes qui ne s'étaient pas reconnus ouvertement ses disciples, Nicodème et Joseph d'Arimathie.

Le lieu vénérable où saint Étienne a reposé avec Gamaliel et Nicodème peut-il être retrouvé ? On voudrait connaître avec certitude ce village de Cafargamala, un moment si célèbre et depuis complètement oublié. Il faut très probablement l'identifier avec le village de *Jemmala*. La distance, environ sept heures de Jérusalem, au N. O., concorde avec les vingt milles du récit de Lucien. Les habitants ont conservé le souvenir de l'emplacement d'une église, aujourd'hui détruite. À quelques pas de là, un lieu nommé *Abou-rijal*, le *père des héros*, rappelle l'emplacement des héros mentionnés par Lucien. À environ trois quarts d'heure du village, des tombeaux creusés dans le roc en forme d'auges s'appellent encore « tombeau des Juifs ». Ces indices joints à quelques vagues témoignages de pèlerins corroborent le récit du cinquième siècle par les indications de l'archéologie moderne<sup>10</sup>.

Quoi qu'il en soit, le corps de saint Étienne, nous l'avons vu par le récit de Lucien, ne demeura pas à Cafargamala, et c'est à Jérusalem qu'il nous faut maintenant retrouver son souvenir. ♦

[www.mj-lagrange.org](http://www.mj-lagrange.org)

---

<sup>10</sup> Dom Jean Marta, professeur au séminaire latin, a brillamment soutenu cette identification dans une conférence au couvent de Saint-Étienne.